

# QUE CROIENT LES PROTESTANTS.



Dans un village retiré de la Haute-Vienne, devant une auberge et sur un banc de pierre, se reposait un voyageur. Pour utiliser cet instant de loisir, il parcourait un livre sur la première page duquel un paysan indiscret était venu lire par-dessus l'épaule de l'inconnu, ces mots : *Publié par la Société biblique protestante*. Le Limousin fit part de sa découverte à quelques autres villageois qui causaient près de là, sous un châtaignier ; et bientôt chacun expliquait à sa manière ce que sont les protestants. Au plus fort de la discussion, le curé vint à passer ; nos villageois l'arrêtèrent, et un d'eux lui posa la grande question : Monsieur le curé, dites-nous, je vous prie, qu'est-ce que les protestants ?

- Des hérétiques, répondit le curé.
- Mais qu'est-ce que des hérétiques ?
- Des hommes incrédules dans ce monde et damnés dans l'autre.
- Mais pourquoi damnés ?

— Pour n'avoir pas cru à notre sainte mère l'Eglise catholique.

— A quoi donc croient-ils, ces protestants ?

— A rien ; ni au Pape, ni aux Saints, ni à la Vierge Marie, ni à Jésus-Christ, ni à... Le curé hésita un moment.

— Ni à Dieu, sans doute alliez-vous ajouter, cria le garde-champêtre. Eh bien ! moi je vous dis, sauf votre respect, que ce n'est pas vrai. Les protestants croient en Dieu ; ce sont de braves gens, toujours prêts à rendre service. Quand j'étais allé aux maçons, à la Rochelle...

— Ah ! vous voilà encore avec vos histoires, interrompit le curé. Moi je vous dis que les protestants sont des impies qui vivent dans l'immoralité.

— Et moi je vous répète aussi que les protestants sont d'honnêtes gens qui se moquent de vos balivernes sur le Pape, et Jésus-Christ.

Ici le voyageur qui, sans quitter sa place, avait prêté l'oreille, se leva et vint se mêler à la conversation.

— Pardon, Messieurs, dit-il ; mais vous allez tous deux beaucoup trop loin.

— Bon, dit un paysan, puisque vous le savez, Monsieur, dites-nous donc ça.

— Volontiers, répondit l'inconnu.

— Mais, qui êtes-vous, reprit le garde-champêtre, pour le savoir mieux que moi qui, à la Rochelle, ai vu...

— Je suis protestant.

— Ah ! fit le garde.

— Mais ce que vous croyez vous-même, dit le curé, tants.

ne nous apprendra pas ce que croient les autres protes-

Si bien, Monsieur, car non-seulement je suis protestant, mais encore pasteur ; il me semble que ce titre suppose que je connais un peu la croyance de mon Eglise.

— Oui, oui, parlez, dirent tous ensemble les paysans.

Le garde-champêtre et le curé furent bien obligés de se taire, et le pasteur protestant put alors continuer.

— Mes amis, dit-il, je dois d'abord vous faire remarquer qu'il ne faut pas confondre les protestants avec le protestantisme; pas plus qu'il ne faudrait confondre le catholicisme avec les catholiques. Le catholicisme déclare le Pape infallible et fait les prêtres, confesseurs; cependant vous savez qu'en France, sur 33 millions de catholiques, il y en a 30 qui ne croient pas au Pape et ne se fient guère aux prêtres. De même il y a bon nombre de protestants qui ne sont protestants que de nom; ce n'est donc pas l'incrédulité de ces protestants que je dois vous exposer, mais la foi de leur Eglise; ou si vous voulez, je dois vous exposer la foi des vrais et des bons protestants.

— C'est ça, dit un paysan.

— Mes amis, reprit le pasteur, bien des gens intéressés ou ignorants ont répandu sur notre compte une foule de calomnies ou d'erreurs. On a dit que nous étions déistes, incrédules, damnés. En réponse, je vous présente d'abord cette réflexion bien simple : si les catholiques sont les vrais croyants destinés au ciel, et les protestants des incrédules destinés à l'enfer, on doit s'attendre à retrouver dans leur conduite une différence correspondant au ciel et à l'enfer; les catholiques doivent vivre comme des saints et les protestants comme des démons; les catholiques ont toutes les vertus, et les protestants tous les vices. Or, je vous le demande à vous-mêmes, pouvez-vous dire que toutes les fois que vous avez trouvé dans le monde un méchant, un ivrogne, un voleur, que tous fussent des protestants? Ou bien, si vous avez connu quelques protestants, pouvez-vous dire qu'ils fussent plus mauvais que leurs voisins les catholiques?

— Non, non, dit le garde; à la Rochelle...

— Oui, mon ami, je sais que vous et bien d'autres catholiques êtes disposés à reconnaître qu'il y a plus de cha-

rité parmi nous que dans le sein de votre Eglise. Mais je ne veux pas me prévaloir de cet aveu, et je me contente de dire que puisque la conduite des protestants vaut celle des catholiques, il faut bien que tous les damnés ne soient pas de notre côté, et tous les élus du vôtre. Ainsi la foi protestante n'est pas fausse et corruptrice comme on dit, car elle produit des hommes tout aussi probes que les catholiques qui doivent aller tout droit en paradis. Maintenant faisons un pas de plus et voyons ce que croient les Eglises protestantes.

Toutes nos Eglises ont une base commune : la Bible, rien que la Bible. A cette parole de Dieu, les catholiques ajoutent la tradition et les décrets des conciles. Mais nous, je le répète, nous n'avons qu'une règle, la Bible.

— Oui, dit le curé, la Bible que chacun interprète à sa manière, et qui fait parmi vous autant de religions qu'il y a de protestants.

— M. le curé vous savez fort bien vous-même que c'est là une calomnie ; vous savez fort bien que les croyances fondamentales de toutes les Eglises protestantes sont exactement les mêmes, et que ces Eglises ne varient entre elles que sur des points de peu d'importance. De semblables différences ne se trouvent-elles pas au sein de votre Eglise qui se vante si fort de son unité ? N'avez-vous pas des gallicans qui condamnent des ultramontains ? des jésuites qui condamnent les jansénites ? des rois très catholiques qui rejettent telles bulles du Pape et tels décrets des conciles ? Le fameux concile de Trente, par exemple, n'est-il pas lui-même reçu en son entier à Rome et en partie repoussé en France ? Disons-nous pour cela que les catholiques français ne soient pas des catholiques romains ? Non. Eh bien ! soyez aussi sincères que nous, et reconnaissez que si, parmi les protestants, on administre le baptême, ici à la naissance, et ailleurs à l'âge de raison ; si les uns voient dans la cène une grâce, et les autres un simple mé-

morial ; si ceux-ci ont des pasteurs et des évêques , et ceux-là uniquement des pasteurs, reconnaissez, dis-je, que ces légères différences n'empêchent pas que toutes les Eglises protestantes n'aient les mêmes croyances fondamentales. On devait s'y attendre, car toutes ont puisé leur foi à une source commune, la Bible.

— Toujours votre Bible ! mais elle est bien grosse ; ne pourriez-vous pas nous donner un exposé plus court de la foi protestante ?

— Volontiers, le voici : « Je crois en Dieu le Père tout-  
» puissant, créateur du ciel et de la terre ; en Jésus-Christ,  
» son Fils unique, notre Seigneur qui... »

— Quoi ! dit le garde, vous récitez le Symbole des Apôtres ?

— Mieux que cela : nous le croyons.

— Mais alors, dit un paysan, vous croyez donc en Dieu Père, Fils et Saint-Esprit ?

— Oui, et ce qui vous étonnera , nous y croyons plus que vous.

— Comment plus que nous !

— Jugez-en vous-même, j'en dis d'abord que

LES PROTESTANTS CROIENT AU PÈRE PLUS ET MIEUX QUE LES  
CATHOLIQUES.

En effet, tandis que vous dispersez vos hommages sur tous les saints du paradis, nous concentrons toutes nos adorations sur notre Dieu. Vos églises sont si pleines de madones qu'il n'y reste presque plus de place pour la divinité. Vous avez tant d'honneurs à rendre à Bazile, Ignace, Nicaise, Barbe, Boniface, Blaise, Pancrace et à tant d'autres créatures, que vous finissez par oublier le Créateur ; il en résulte que, comme le dit la Bible, en s'attachant au culte des anges, on ne retient plus le chef de l'Eglise (Colos., II, 18 et 19). On néglige le Maître pour le serviteur.

J'ai donc raison de dire que ceux qui ne prient que Dieu, qui n'honorent que Dieu, les protestants enfin qui concentrent sur Dieu tout leur culte prouvent par cela même qu'ils croient plus et mieux en ce Dieu créateur.

— Et en Jésus-Christ aussi, vous croyez plus que notre curé ? répondit le paysan étonné de ce qu'il venait d'entendre.

— Sans doute, reprit le pasteur ;

LES PROTESTANTS CROIENT PLUS ET MIEUX EN JÉSUS-CHRIST QUE LES  
CATHOLIQUES,

et je vais vous le prouver. Croire, c'est se confier ; or de deux fils, lequel a le plus de confiance à son père, est-ce celui qui dit : « Je crois que mon père me pardonne toutes mes fautes et je vais me jeter dans ses bras ; ou celui qui dit : Je crois que mon père ne me pardonnera que lorsque j'aurai racheté mes torts par beaucoup de pénitences et beaucoup d'œuvres ?

— Oh ! c'est le premier, dit le garde.

— Eh bien ! le premier c'est le protestant qui dit : « Je me confie tellement en Jésus-Christ que je vais à l'instant lui demander le pardon de toutes mes fautes ; tandis que le second est le catholique qui dit : Jésus me sauve en partie et mes œuvres en partie ; il me donnera le ciel pourvu que j'en paie la moitié. Le catholique fervent s'impose chaque jour de nouveaux jeûnes, de nouvelles pénitences et tremble encore toute sa vie. Il pense devoir ajouter ses propres souffrances aux souffrances de Jésus-Christ, sa sainteté à la sainteté de Jésus-Christ ; comme si le salut offert par Jésus-Christ était imparfait ! Mais le protestant attend tout de son Sauveur ; il compte sur un pardon complet, certain, présent, et sur le don gratuit d'une vie bienheureuse dans les cieux. Je le demande : soit que vous admettiez ou que vous repoussiez cette opinion, n'êtes-vous

pas obligé de reconnaître que l'homme qui la professe se confie mieux et croit plus que tout autre en Jésus-Christ? Mais si cette preuve ne vous suffit pas, en voici une seconde; nous pensons, comme saint Paul le dit dans la Bible, que le sacrifice de Jésus-Christ n'a été offert qu'une seule fois et que ce seul sacrifice suffit au salut de tous les croyants, tandis que les catholiques pensent que ce sacrifice ne suffit pas et qu'il faut y ajouter les millions de sacrifices que les prêtres font chaque jour à l'autel. Or admettre que Jésus-Christ, en une seule fois et à lui seul, ait accompli le salut des croyants, n'est-ce pas avoir toute confiance en lui? Et supposer au contraire qu'il faille que les prêtres s'en mêlent et y ajoutent chaque jour leurs messes, n'est-ce pas dire que le sacrifice de Christ est incomplet? N'est-ce pas rabaisser l'œuvre, et ainsi se confier moins en son auteur? J'en dis autant sur la troisième personne de la Trinité :

LES PROTESTANTS CROIENT PLUS ET MIEUX AU SAINT-ESPRIT QUE LES  
CATHOLIQUES.

En effet, nous pensons que l'homme ne peut rien faire de bien par lui-même et qu'il doit implorer et recevoir toute force de la part du Saint-Esprit; tandis que l'opinion de l'Eglise romaine est que l'homme naturel n'a pas perdu toute vertu, et que par lui-même il peut aider à sa sanctification, comme à son salut. Et, remarquez-le bien, nous ne disons pas que l'homme doive rester dans le péché : au contraire, c'est afin de l'en mieux retirer que nous l'invitons à ne pas compter du tout sur lui-même pour en sortir, et à rechercher d'autant plus le secours de l'Esprit-Saint. Ainsi, quoi que vous puissiez encore penser de cette doctrine, vous serez toujours obligés de reconnaître que ceux qui la professent croient plus au Saint-Esprit que les catholiques romains qui n'osant pas tout espérer de lui, attendent quelque chose d'eux-mêmes.

— Et à la Vierge Marie, dit le curé avec une ironie, y croyez-vous aussi plus que nous ?

— Non pas plus ; mais mieux.

— Que voulez-vous dire ?

— Ecoutez : Je vous ai dit que nous croyons plus en Dieu que vous, parce que vous dispersiez vos hommages et vos prières sur les saints et sur les saintes. Nous perdrons donc notre avantage de mieux croire en Dieu, si nous tombions dans votre faute d'honorer la Vierge. Ce que nous donnerions à Marie, nous le retrancherions à Dieu, et voilà pourquoi, afin de croire complètement au créateur, nous refusons toute confiance à la créature ; d'ailleurs ici, comme partout, nous partons de notre grand principe : nous croyons sur la mère de Jésus ce que la Bible enseigne ; or le voici : Marie dit elle-même dans cette Bible : « Tous les siècles me diront bienheureuse. » Nous répétons donc après Marie : en effet, elle est bienheureuse, puisqu'elle « a été tirée de sa bassesse, » comme elle le dit elle-même dans la Bible (Luc I, 48) ; bienheureuse, puisqu'elle a été « reçue en grâce, » comme le lui dit un ange à elle-même dans la Bible (Luc I, 28) ; bienheureuse, comme le sont tous les bienheureux introduits dans le ciel après avoir été pardonnés ; bienheureuse enfin, comme vous et moi, si nous avons la foi qui sauve.

— Ainsi vous ne croyez pas à Marie ?

— La Bible ne dit pas de l'adorer.

— Mais vous n'y croyez pas ?

— La Bible ne dit pas de l'honorer.

— Mais enfin vous n'y croyez pas ?

— La Bible ne dit pas de la prier.

— Encore une fois, y croyez-vous, oui ou non ?

— Ni oui, ni non. Vous voulez jouer sur le mot croire, M. le curé, et moi pour vous répondre je suis obligé de faire une distinction : Oui, nous croyons, comme le dit la Bible, que Marie a conçu par le Saint-Esprit (Matth. I, 20) ; et



qu'elle était vierge à la naissance de son premier-né (Matthieu I, 25).

— Ah! son premier-né! Ainsi d'après vous, Marie a eu d'autres enfants?

— Sans doute.

— Est-ce encore par le Saint-Esprit?

— Non, mais de Joseph, son légitime époux.

— Elle n'est donc pas toujours restée vierge?

— Non, car l'Évangile parle des frères et des sœurs de Jésus-Christ. Lisez vous-même dans l'Évangile selon saint Matthieu, au chap. XII, versets 46 à 50; et au chap. XIII, les versets 55 et 56.

— Mais ce sont là des cousins et des cousines.

— Oui des cousins et des cousines que la Bible appelle frères et sœurs.

— Croyez-vous mieux à l'Église que nous?

— Non pas à l'Église du Pape, mais à l'Église de Jésus-Christ.

— Mais ces deux Églises n'en font qu'une, car le Pape est le vicaire de Jésus-Christ.

— M. le curé, cette parole est un blasphème!

— Comment?

— Vicaire signifie remplaçant; cela revient donc à dire que le Pape est sur la terre le remplaçant de Jésus-Christ, et ainsi comme d'autres sont vice-rois, le Pape est vice-Dieu! Dire cela c'est blasphémer! Votre Pape est un homme, rien de plus; et s'il usurpe la place de Dieu, il est quelque chose de moins encore; il faut lui appliquer ce passage de la Bible: « l'homme de péché, le fils de perdition qu'on adore jusqu'à être assis comme Dieu dans le temple de Dieu! » (2 Thess. II, 3 et 4.)

— Ainsi vous repoussez l'autorité de l'Église?

— Oui, pour mieux croire à l'autorité de la Bible; car l'autorité de la Bible, au fond, c'est l'autorité de Dieu; comme au fond, l'autorité de l'Église, c'est l'autorité des

hommes. En effet, M. le curé, quand vous parlez de l'autorité de l'Eglise, cela veut dire de l'autorité des prêtres; et comme vous êtes prêtre finalement, cela signifie votre propre autorité. Or, je vous avoue que je me défie de quiconque veut établir sa propre autorité.

— Ainsi vous voulez que chacun soit libre de croire ce que bon lui semble, sans être contrôlé par personne?

— Oui, sans être contrôlé par personne, mais bien contrôlé par la Bible.

— Mais qui interprétera cette Bible?

— Monsieur le curé, quand je lis une lettre qui me vient de la poste, qui me l'interprète?

— Personne, je pense.

— Et cependant je la comprends. Laissez donc; je comprendrai bien la lettre que Dieu m'écrit.

— Mais la Bible n'est pas aussi facile à comprendre qu'une lettre.

— C'est-à-dire que Dieu n'écrit pas aussi clairement que les hommes?

— Je ne dis pas ça.

— Alors vous prétendez que mon intelligence qui me sert en lisant la lettre, m'abandonne en lisant la Bible?

— Je ne dis pas ça.

— Eh! que dites-vous donc?

— Je dis que l'Eglise a reçu le Saint-Esprit pour vous expliquer la Bible.

— Quand vous dites l'Eglise, vous voulez dire les papes, les évêques; or si les papes et les évêques, même ceux qui ont été impurs et criminels, ont reçu le Saint-Esprit pour comprendre la Bible, pourquoi donc moi ne le recevrai-je pas aussi bien qu'eux? N'en ai-je pas le même besoin? Et, en effet, Jésus me le promet lui-même: « Votre père céleste ne donnera-t-il pas le Saint-Esprit, dit-il, à ceux qui le lui demandent? » (Luc XI, 13.) Enfin s'il fallait une preuve que cette Bible n'est pas si obscure, je vous dirai que les pages

les plus difficiles de ce livre sont précisément des lettres sous le nom d'*Épîtres*.

— Eh bien, Monsieur, votre Bible elle-même vous condamne.

— C'est ce que nous allons voir. Je la tiens dans la main ; elle va prononcer entre vous et moi ; écoutez.

Les paysans se rapprochèrent encore plus, et au milieu d'un profond silence, le pasteur continua comme suit :

— Monsieur le curé, mettons vos doctrines et les miennes en présence, et qu'entre nous la Bible décide qui a tort et qui a raison.

Moi protestant, je n'admets pas d'autre autorité que la Bible ; vous catholique, vous y ajoutez l'autorité de la tradition et l'autorité de l'Eglise. La Bible entre nous deux prononce et dit : « Si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu fera venir sur lui toutes les plaies annoncées dans ce livre. » (Apsc. XXII, 18.)

Moi protestant j'affirme que le salut est par la grâce, par la foi ; vous catholique, déclarez qu'il est aussi par les œuvres. La Bible prononce entre nous et dit : « Vous êtes sauvés par grâce, par la foi ; ce n'est pas par les œuvres. » (Ephésiens II, 8 et 9.)

Moi protestant je pense que Jésus-Christ est le seul qui intercède pour nous auprès du Père ; mais vous catholiques, vous estimez que la Vierge et les Saints intercèdent aussi. La Bible prononce entre nous et dit : « Il n'y a entre Dieu et les hommes qu'un seul intercesseur, savoir Jésus-Christ. » (1 Tim. II, 5.)

Notre Eglise protestante lit et répand la Bible ; le Pape au contraire maudit quiconque la lit et la répand. La Bible intervient entre nous et dit : « Sondez les écritures. » (Jean V, 39) (1).

(1) Voyez la lettre encyclique du pape Grégoire XVI, en date du 8 mai 1844.

D'un côté, le protestant mange de la viande sans scrupule en tous temps; de l'autre le catholique s'en abstient les vendredi et samedi. Entre les deux la Bible prononce et dit : « mangez de tout ce qui se vend à la boucherie. » (I COR. X, 25.)

Les protestants pensent que les ecclésiastiques peuvent se marier; tandis que les catholiques croient que le clergé doit vivre dans le célibat. La Bible décide et dit : « que l'évêque soit mari d'une seule femme. » (I TIM. III, 2.)

Le pasteur protestant pour se faire comprendre prie, lit et chante en langue vulgaire dans l'église où le prêtre catholique prie, lit et chante en langue étrangère comme s'il avait peur d'être compris. Dans la Bible saint Paul intervient et dit : « J'aimerais mieux prononcer dans l'Eglise cinq paroles de manière à être compris que dix mille dans une langue inconnue. » (I COR. XIV, 19.)

Le protestant estime qu'il n'y a que deux places différentes pour les âmes après la mort : le Paradis et l'Enfer; mais le catholique en compte trois, et même quatre en y ajoutant les Limbes et le Purgatoire. La Bible ne parle que de deux et dit : « Ceux-ci iront aux peines éternelles et les justes iront à la vie éternelle. » (MATT. XX, 46.)

Le protestant croit que le corps de Jésus-Christ n'a été offert qu'une seule fois en sacrifice; mais le catholique estime que ce sacrifice se répète dans la messe des millions de fois par jour. La Bible prononce et dit : « Nous sommes sanctifiés par le sacrifice qui a été offert une seule fois du corps de Jésus-Christ. » (HÉB. X, 10, 12, 14.)

Le protestant...

— Oh! en voilà bien assez, interrompit le garde-champêtre. Mais si l'Eglise catholique a tant ajouté à la Bible, et tant retranché de la Bible; ce ne doit pas être sans de bonnes raisons : pourriez-vous nous les donner, ces raisons?

— Volontiers; elles se résument en une seule; et cette raison est la clé qui ouvre toutes les portes du catholicisme.

— Quelle est donc cette clé ?

— L'intérêt.

— Quoi, l'intérêt explique la messe ?

— Oui, car s'il n'y avait pas de messes à dire, il n'y aurait pas des hommes pour les payer.

— L'intérêt explique le Purgatoire ?

— Oui, car s'il n'y avait pas de Purgatoire, il n'y aurait pas d'argent à donner pour en tirer les âmes.

— L'intérêt explique donc les jeûnes et les maigres ?

— Oui, car si les prêtres n'imposaient pas le maigre et les jeûnes, les fidèles n'auraient pas besoin d'en acheter les dispenses.

— L'intérêt explique les mérites des Saints ?

— Oui, car si les Saints n'avaient pas des mérites, le Pape n'aurait pas à vendre leurs œuvres surérogatoires.

— L'intérêt explique la confession et l'absolution du prêtre ?

— Oui, car l'absolution s'achète par des pénitences ; et les pénitences se rachètent par de l'argent, il n'y a que l'argent qui ne se rachète pas. Quant à la confession, il est facile de comprendre si elle peut être intéressée !

— Mais qu'écrivez-vous du célibat imposé au clergé ?

— C'est un excellent moyen pour former une milice au Pape, pour détacher les prêtres de l'Etat, et créer entre eux un esprit de corps. Le prêtre catholique n'est pas citoyen, il est membre du clergé ; son roi n'est pas à Paris, mais à Rome. Aussi, pour monter en grade, pour devenir Evêque ou Cardinal, il se fera s'il le faut Espagnol ou Autrichien ; sa plus haute ambition est d'être Pape, c'est-à-dire Italien, et par conséquent ennemi des libertés de l'Eglise catholique de France. Vous voyez donc à quoi tend le célibat ; c'est à supprimer pour le prêtre les liens de famille qui l'auraient attaché à sa patrie, et à le disposer ainsi à passer au besoin des rangs des Français aux bataillons de l'étranger.

— Et que pensez-vous du latin employé dans nos églises ?

— C'est un moyen de jeter de la poudre aux yeux des ignorants qui admirent toujours ce qu'ils ne comprennent pas.

— Mais tant d'autres choses que nous avons et que vous n'avez pas, comme processions, fêtes, tableaux, cierges...

— Tout autant de moyens d'amuser les yeux, de réjouir l'oreille et d'endormir les consciences, en persuadant au peuple que regarder, se promener, s'agiter enfin, c'est avoir de la religion.

— Mais que faut-il donc chez vous protestants pour être vraiment religieux ?

— Il faut sentir profondément sa misère spirituelle devant Dieu, implorer son pardon, croire en Jésus-Christ sauveur, et sanctifier sa vie sous l'influence du Saint-Esprit.

— Alors, c'est bien commode dans votre religion : il n'y a ni jeûne, ni maigre, ni pénitence d'aucune espèce ; il n'y a rien à faire.

— Non, rien à faire, si ce n'est de changer de vie pour se conduire saintement. Si vous trouvez que ce ne soit rien, je n'ai plus rien à dire. Ici je répéterai sur vos pénitences ce que je vous disais sur vos Saints : si nous n'honorons pas les Saints, c'est afin de mieux honorer Dieu ; de même, si nous ne nous imposons pas des pénitences, c'est afin de mieux nous appliquer à sanctifier notre vie. Les forces et le temps que vous dépensez à jeûner, à maigrir, à courir les repositoires, nous les employons à veiller sur nos pensées, nos paroles et nos actions ; en sorte que toujours occupés d'une seule chose, nous avons plus de chances d'y réussir. Vos pénitences, vos jeûnes, vos cilices, vos chemins de la croix, tout cela vous tient lieu de pureté, de douceur, d'amour ; aussi a-t-on fait depuis longtemps la remarque qu'il n'y a rien de plus méchant qu'une dévotion ; tandis que les protestants ne peuvent pas se faire illusion par cette fausse piété, et sont ainsi laissés tout entiers au soin de sanctifier leur vie. Si tous ne le font pas,

c'est que tous ne sont pas de vrais protestants ; mais le protestant qui croit ce que je vous ai dit n'a qu'un but, purifier son cœur, ses lèvres, et sa vie. C'est ce qui vous explique la charité que les catholiques eux-mêmes disent avoir remarquée parmi nous. Vous voyez donc qu'en croyant ce que dit la Bible, nous sommes conduits à faire ce qu'elle commande ; après la foi vient la morale, comme après l'arbre viennent les fruits.

Eh ! comment ne travaillerions-nous pas avec plaisir à devenir meilleurs, puisque Dieu qui nous a créés, sauvés et dotés du ciel, nous le demande ? Comment n'aimerions-nous pas celui qui nous a tant aimés ? Ah ! si vous pouviez croire comme nous que Dieu vous a pardonné tous vos péchés et qu'il vous a donné sans retour une vie éternelle et heureuse, si vous aviez cette persuasion profondément enracinée dans le cœur, vous comprendriez bien alors que rien n'est doux comme de faire la volonté d'un bienfaiteur ; vous comprendriez que devenir pur, saint, charitable n'est pas pour le chrétien une tâche pénible, mais une joie réelle ; vous comprendriez que celui qui attend tout de Dieu, de Christ, de l'Esprit-Saint, celui qui croit sans réserve à ce Dieu trois fois saint, ne peut plus trembler ; que la paix descend dans son cœur, que dans cette paix de conscience, il est bien mieux placé que celui qui, craignant encore pour lui-même, ne saurait aimer un Sauveur qui un jour pour lui peut se changer en juge !

Et comprenez bien que ce n'est pas pour m'élever à vos yeux que je dis cela. Au contraire, s'il y a quelque chose de bon en moi, je reconnais que cela vient de Dieu ; quant à ce qu'il y a de mauvais, j'avoue que cela vient de moi. D'ailleurs cette foi qui sauve, vous pouvez l'obtenir ; pour cela priez Dieu et lisez sa Parole. Tenez, faites-moi le plaisir d'accepter ce volume ; et peut-être un jour, sur cette terre ou dans le ciel, vous m'en remercirez !

En parlant ainsi l'inconnu mit sa Bible entre les mains d'un paysan, salua l'assemblée et partit. Depuis lors personne dans le pays n'a plus entendu parler de lui ; mais personne non plus ne l'a oublié. Son livre a fait le tour de la commune : on s'en est procuré d'autres semblables ; on a fait venir un pasteur, et le village hier catholique est aujourd'hui protestant.

